

#27 | CE N'EST PAS MOI
C'EST MON DOUBLE

Se regarder faire pour se rendre compte. Juste avant de dire, se dire. Autoévaluation de rigueur. Imagerie mentale. Accroissement requis des performances. Anticipation infinitésimale. Sentir son regard dans son propre dos peser, se voir écrire un mot avant d'effleurer le clavier. Se dire de ne pas l'écrire. Se voir l'écrire. L'effacer, effacer tous les autres commande A commande X commande Q Ne pas sauvegarder. Se regarder vraiment, fermer l'ordinateur et se dire à quoi bon ?

PhL

Tu te regardes l'accompagner jusqu'à l'arrêt du bus dans la nuit noire du début de soirée de décembre. Tu as le sentiment que c'est ça de pris sur la vie, gagner un moment en sa présence. Tu ne t'entends pas lui parler et peu importe ce que tu lui dis : tu savoures ce que tu sais être le plus que tu pourras jamais avoir. Un sourire amical, et peut-être, si tu as de la chance, si tu t'approches un peu, sa main sur ton avant-bras pour te saluer et dont tu emporteras la chaleur avec toi jusqu'à demain.

SeB

Miroir... qui ? Femme, vieillissante, air fatigué, teint pâle, sans maquillage, paupières légèrement tombantes, yeux légèrement enfoncés sous paupières légèrement tombantes, pli d'amertume au coin de la bouche, rides dites « d'expression », lèvres roses . Qui est -elle ? Ça n'est pas moi, non. Moi, j'ai trente ans, je cours pour attraper mon bus, je saute par-dessus la flaute, je ris, je chantonne, je porte un enfant blond dans mes bras. Qui est cette femme dans le miroir ?

BF

L'escalator vers le métro sous la rivière, la pente aiguë – il est bien entendu que aiguë n'est pas un adjectif, c'est un choc. Le corps hésite à faire un pas, la marche vibre, pas la place de deux côté à côté. Corps vers le vide avec ce mouvement de vague qui va des pieds vers les hanches, la tête à ajuster en contrepoids, une attirance pour la chute à retenir en posant les yeux plus près, là où l'échelle de la réalité reste la même. En bas, l'horizontalité à retrouver.

CS

Tu ne cherches pas à le cacher, tout est accessible selon toi, motus. Tu changes de sujet un peu gêné. Elle voit clair dans ton jeu mais n'en saisit pas la raison. Cet écart entre ce que tu dis et ce que tu es. Tout pourrait être si simple, mais tu sépares ton travail et ce que tu écris. Sur la réserve. En retrait. Tu sais que tu lui diras un jour, le laisses entendre. Mais pourquoi attendre ? Ce n'est pas le lieu. Il ne faut pas mélanger. Pour soi, pour les autres ? Tu baisses les yeux. Je ne sais pas pourquoi. Elle te remercie pour le cadeau. Les yeux brillants. On pourra te lire bientôt ?

PM

Une précipitation, le clavier qui s'agite, et elle se lève encore, compte à mi-voix – un deux trois –, s'étire d'un coup, une valise dégringole du haut d'un placard, quelques moulinets un sac en est sorti – retour en haut du placard. Elle compte encore, retourne à quelques mots, l'ordinateur l'appelle, elle revient, engouffre, court surveiller une casserole, la plaque électrique grésille, quelques mots encore, elle cherche sous ses oreillers, un livre jeté dans le sac, la fermeture éclair – je la vois qui part.

AF

ça n'a pas duré très longtemps, avançant dans la cour vers un préfabriqué, la nuit encore, glisser la main dans la poche droite vers le trousseau de clés, des doigts reconnaître le masque usagé, un mouchoir en papier, les deux piles rondes pour l'enregistreur, au deuxième passage sans le métal plat des clés, se savoir en surplomb, s'observant pour mieux se contrôler, spectateur qui dirige, ne pas se laisser happer, la bânce de l'angoisse déjà prête, si ridicule, pour si peu, d'avec soi prendre distance, observer sa propre silhouette à l'arrêt, l'esprit figé, qu'importent les corps qui s'avancent autour, seul avec soi et la peur de la perte, quand chercher dans l'autre poche, celle où jamais ne mettre de clés, mais le paquet de mouchoirs en papier, s'observer soi dans une tentative de remise en ordre du monde, et quand reprendre la marche, se diriger vers la porte du préfabriqué, s'adresser aux silhouettes autour, c'est comme de reprendre pied, leur demander si c'est bien en P01 qu'on a cours, quand bien même le savoir

MB

Mon double a entrepris d'écouter une émission radiophonique sur la procrastination à la source de l'écriture. Il se réjouit d'entendre une justification de son incapacité à se mettre au travail, savoure le récit du metteur en scène expliquant qu'il attend le dernier moment pour se réserver la possibilité de trouver la meilleure idée. Il a donc du temps devant lui et se découvre l'urgence de passer la serpillière sur le parquet, laissant monter les picotements inquiets de l'écrit absent.

HBo

Tes jambes basculent et entraînent dans leur mouvement le haut de ton corps. Tu es à présent à la verticale. Assis tout au bord du matelas. Quelques secondes. Tu ne bouges plus. Derrière toi l'empreinte de ton corps sur le drap froissé est déjà tiède. Le fin duvet sur tes avant-bras se dresse . C'est le signal que tu attendais. Cette fois-ci c'est tes épaules qui amorcent le mouvement de bascule vers l'avant. Les jambes, passives, se contentent de verrouiller tes genoux sous le poids de ton corps dressé.

GQ

Il se gare, la nuit s'en va, le jour arrive. Le ciel est bleu foncé, mais dans sa partie basse à l'est, il est plus clair. Il descend de sa voiture, il ouvre son coffre, il appelle son chien, celui saute au sol. Il ferme sa voiture, il marche le long des champs. Plus loin, un agriculteur dans un tracteur, travaille avec ses projecteurs allumés. Il le regarde, le chien aussi. Il se dit que c'est un drôle de travail, seul dans la nuit dans un tracteur. Il met sa capuche sur son bonnet, pour couper le petit vent froid. Il avance jusqu'au bâtiment. Il est pressé de retourner chez lui, il avance d'un bon pas.

LS

un dieu dans l'ombre des mes pas décalque pour moi les gestes, si oubliée de moi, s'il guide ou veille, je ne le sais pas, s'il protège ou me retient, de faire un faux pas, dans l'ombre de mes yeux, redécouvre ce qu'il sait déjà, les murs de ma prison, s'il les aime ou conteste, je ne le sais pas, un dieu de qui me ressemble, perdue de moi, fait ce que je fais, dit ce que je dis, si je doute ou hésite, comble le vide entre lui et moi

HB

S'entendre ne pas lire le journal de Kafka, s'entendre parler au chat, se dire qu'il est temps d'aller sous la douche, de s'habiller comme hier, de laisser ce qu'il y a faire se faire plus tard, d'être là sans y être, te voler ta dose de pregabaline et t'imaginer sans addiction en fumant une cigarette pour toi.

UP

Tu as passé une étrange nuit, poursuivi par un rêve. Comment t'éloigner de toi-même pour ne plus ressentir, juste être ? Une composition toute en images qui ne veulent plus rien dire. Tu aimes t'imprégnier de la proposition pour laisser infuser. Cette nuit, tu es devenue ce double capable de te mettre en garde contre tes sentiments.

ES

Qui frappe, penché sur l'écran, sur les touches comme s'il cherchait quelque chose dans ce café face mer, tâchant de l'esquiver mais peine perdue, le dos un peu courbé et secoué par la toux, la fatigue de ne pas dormir, pull capuche recroquevillé, cherchant encore cherchant mais quoi, le prochain mot qui saurait appeler le suivant et tout à la fois voulant parer les coups que le soleil lui adresse comme à l'horizontal de sa chute, combat perdu d'avance.

ArM

Mais regarde-la danser au son de la musique à tue-tête tout en faisant son lit. Plus tard ce sera l'aspirateur et puis sortir pour poster une carte | elle se laissera convaincre par l'employé de prendre un carnet de timbres | rêve d'écriture, encore et toujours | messages écrits à la main | mots griffonnés sur son carnet | parfois sur l'ordi | bousculer la routine, la sienne et celle des autres | et la voilà qui pousse la porte de la bibliothèque municipale | sourires complices, je la rejoins.

MC

Ce serait toi la *Doppia* qui regardes les toits de Roanne |
le givre s'est déposé durant la nuit | un matou court sur
un des murets coiffés de tuiles qui séparent les jardins |
une légère nostalgie affleure | tu écartes la tristesse des
départs | le fantôme des dernières fois | ce serait toi qui
vois la campagne défiler derrière la vitre du train | qui
t'éloignes des adieux | et photographies les collines
précipitées | les vaches dans la pente des prés blanchis |
toi encore lancée vers nulle part | dans l'épaisseur du
brouillard

MuB

Tu traverses la terrasse, la démarche pressée, salues en
riant une tablée, vas t'installer à l'écart et commences à
manger un beignet. Tu n'aimes pas manger en extérieur.
À cause des regards. Tu fais semblant d'être à l'aise. Crois
que tout le monde te regarde. Il n'y a que moi.
Aujourd'hui. Parviendras-tu à écrire, à entrer en toi-
même, à les flouter eux, leurs corps, leurs voix? Faut
actionner le travelling arrière. Tu enlèves tes lunettes. Tu
semblest perplexe. Tu traces quelques mots inintelligibles
sur une feuille, essaies sur l'écran de ton téléphone. Que
se passe-t-il ? Tu as l'air perdue. N'as-tu pas compris? Tu
n'es qu'un double de papier, celle qui écrit c'est moi et
non pas toi.

BG

Si ! tu vas y arriver Instantink.hpconnected, voilà rectifié le t à la place du l c'est mieux, musique d'attente pour une fois pas trop niaise, bonjour monsieur ô ta voix de séduction ça fonctionne. Faut te couper les ongles dis donc. Hop ! Dehors maintenant. Masque. Tu oublies ton masque. Et le masque et le badge et la poubelle et le parapluie il neige il pleut envisage tout tu t'agaceras moins déjà 16h41 mail à envoyer avant de sortir, décidément coupe-toi les ongles.

MACM

Je te suis ce matin. Du verbe suivre. Tu as regardé l'heure plusieurs fois avant de te diriger vers ton rendez-vous. Tu as le temps, ça se voit, emmitouflée dans ton col, tes bottines fourrées grises au pied. Tu vas d'un pas tranquille au milieu de la rue piétonne, tu regardes d'un œil amusé les autres passants qui ont froid, dans leur grande écharpe ou pas assez vêtus, le nez rouge. Tu traverses le passage piétons malgré le feu qui n'est pas encore repassé au vert, rien ne brise le rythme de ton pas: un rendez-vous de routine.

LL

Je est penché sur un ordinateur, je hésite, je pianote quelques touches. Je fait du vélo sans empressement, je est assis droit, je a l'air de rêver. Je boit un café, je regarde par la fenêtre, je est muet. Je est torse nu dans la salle d'examen, je s'allonge et disparaît dans un cercueil en métal, je passe une irm comme une carcasse de viande. Je téléphone, je questionne, rit, remercie. Je passe prendre deux baguettes, un paquet de riz et quelques poireaux. Je vais.

JLC

Dans la cuisine, il est assis devant la table en bois avec son ordinateur. Il boit son thé à la menthe dans une grande tasse blanche. Un carnet entrouvert laisse voir ses notes griffonnées à l'encre noire. La musique des voisins s'entend légèrement. De la vaisselle sale occupent les comptoirs. Le sapin de Noël, qui illumine la pièce, se reflète dans l'écran. L'homme ferme les yeux et se frotte les tempes. Il n'est même pas encore midi.

YSO

faire le ménage ? Bof. Bien sûr, passer l'aspirateur mais comme si c'était fait pour quelqu'un d'autre. Se regarder faire — voir la poussière aspirée— les toiles d'araignée absorbées. Passer la serpillière — traces — jeter la poussière de l'aspirateur. Beaucoup de moutons de poussière mais ce n'est pas moi qui ai fait cela. Tout cela est à l'extérieur de toi et ne t'appartient pas.

EV

10 h 53, il coupe le moteur. Le silence. Il regarde les grands arbres sans feuille. Bien qu'il y ait le cul blanc d'une Peugeot dont l'immatriculation se termine par ZN. Les oreilles bourdonnantes, il s'accorde quelques instant avant de continuer. ZN. Il n'aime pas les accoudoirs dans les trains. Ni la voix pré-enregistrée. Il avait ouvert sa vitre lorsqu'il était dans sa voiture pour s'assurer que le bruit qu'il entendait était bien réel. L'avait-il refermé ? Cela a-t-il une importance ? Aujourd'hui, je n'ai pas mis de baskets, j'ai de beaux souliers et je m'entends marcher dans la rue.

RBV

| Elle se lève du divan | va creuser au fond de l'utérus de la mère, éructe un premier souffle, une asphyxie contrariée, crie, scrute l'envers du décor, regrette la douceur aquatique | revient s'étendre sur le divan | se lève de nouveau, court sur de petites jambes, tombe dans le cœur des émotions, vit chacune, étouffe | ouvre les yeux, revient en Moi, dit « que c'est dur » | fin de séance |

MM

assis face écran depuis 25 minutes, à faire pivoter son fauteuil, à faire l'aller-retour fichier brouillon et proposition, sa jambe droite bat un rythme beaucoup trop rapide pour être celui qu'il écoute au casque, quelques mots alignés, presque tous aussitôt effacés, se redresse et jette un œil sur une photo perdue dans l'obscurité, se frotte le bout du nez, se tient la tête de la main gauche tandis que la droite écrase les touches, d'autres mots s'écrivent jusqu'à 480 signes

JC

— tu vois le dos de lui/toi — assis de guingois — lui/toi,
tu penses scoliose à venir ou passée — — mal de dos de
cou ce soir — lui/toi ne sais pas plus pas encore — devant
lui/toi deux écrans — pour ses yeux à lui seul — pour une
fois — Excel à droite — des comptes à gauche — lui/toi
copie/colle de l'un à l'autre mais pas moi — pour une fois
— lui/toi ôte ses/tes lunettes — se frotte les yeux — pas
moi — pour une fois, en RTT de moi — lui pas

ChG

Tes mains posées sur le clavier tu ne les regardes pas. Ton
regard se disperse. Choses éparses sur la table. Des cartes:
l'atelier de Courbet, cette main et ce fruit froissés de
James Nasmyth (Still life : « Dieu merci, nous le
sommes », aurait-elle dit), une ampoule, une lame, des
pots à crayons... feuilles en vrac. Le sourire sur cette
photographie, un été il y a deux ans: c'est le tien. Le
journal de Kafka avec sa page ouverte: « si abandonné de
moi-même, de tout. Bruit dans la chambre d'à côté ». À
côté c'est le chat qui bruit et parfois tu te vois en elle.

NH

Tu ouvres ton ordinateur. Une fois de plus tu as entendu, il est trop petit, change-le, toi tu vis seul, ne t'inquiète pas, ne les écoute pas, vis ta vie sans distance, prends le temps de me regarder, aujourd’hui repos, pas de clavier, je te le laisse, je n’en peux plus, je préfère arracher l’herbe, le concret, ils proposent encore des mises à jour, renouveler l’abonnement, je n’en peux plus, qu’en penses-tu toi mon alter ego ? Allez décide-toi, moi j’abandonne.

MM

Tu as lu le message. Tu as dit *c'est aujourd'hui l'opération* puis plus rien parce que quoi d'encore ? Tu as pensé c'est la suite d'une déjà suite – en attendant celles à venir – le long tunnel des pléonasmes et décisions – on consent même à avancer contre des parts de soi. Tu as répondu les mots que tu pouvais dans leur indigence crue. Depuis tu effaces par intermittence (tu ne veux pas t'enferrer – rajouter encore à ce qu'il ne faudrait pas.) Mais tu reviens à vos images comme la main retourne les cartes une à une sur la table. Autour la vie continue – entre les rangées de sapins de Noël emmaillotés et les lèvres vives : *non monsieur plus de rendez-vous avant Janvier maintenant...* Tu le sais absolument : chacun erre et néglige dans son compartiment.

JdeT

« Tu t'es vu quand t'as bu ? » Le slogan a marqué plusieurs générations. Cette campagne télévisée date de 1991. Source article Ipsos. Tu étais petite, mais tu t'en souviens... Au moment du dédoublement c'est cette phrase qui s'invite. Tu ne publieras pas ce texte parce que ton tu te fais honte. Tu ne veux pas voir, précisément à ce moment-là. Le reste du temps c'est facile, comme dans ce texte de Barthes sur l'écrivain et sa journée type, ça fait bien, le tu qui écrit, le tu qui fait une conférence, le tu qui soigne les enfants, tout une liste de tu bien honorables. Te voir en train de boire, non. Le jour où tu seras capable de te dédoubler à ce moment précis, alors tu seras guérie, en attendant tu vas te resserrvir, il y a un anniversaire, tu t'étais dit non, le oui masque tout dédoublement, toute brèche entre le soi voulu et le soi vécu qu'un non, pourtant, aurait ouverte.

MCG

Il s'est levé trop tôt. Je le devine à sa tête lourde des rêves de la nuit. Il passe en revue ce que sera sa journée. Il ne s'est jamais départi de ses habitudes de travail. Mais en guise de réunions et de rendez-vous, il sait que ça sera ménage, courses, déjeuner rapide, lecture et peut-être exercice d'écriture. Je le sens tracassé. Je dois l'approcher de plus près. Il est mon double, mais posté sagelement en arrière, je le décrypte difficilement. C'est un drôle de bonhomme, compliqué. Je le suis discrètement et tente de le cerner. Il s'affaire aux tâches qu'il s'est assignées. Je l'entends marmonner « Kafka, Kafka...patte de loup ». « La prisonnière » ne le distrait pas. Il s'assoit devant l'ordinateur, tape un texte. Je jette un œil par-dessus son épaule. « Tout ça pour ça ! » me dis-je.

AB

J'ai rêvé, moi qui ne rêve jamais : un monde fou à la maison, allongés entre couvertures et coussins, je voudrais participer, parler et boire avec eux, mais j'ai perdu mon sac et je le cherche compulsivement ; ils-elles me regardent en souriant. Quand je m'arrête pour une coupe de champagne, les bouteilles sont vides. J'attrape J.T. et je lui dis que je ne veux plus la voir chez moi, que son regard condescendant m'insupporte. Légèreté de champagne au réveil. Mon sac est là, J.T. ne vient jamais chez moi.

DGL

Il est debout devant sa machine à café dont le bruit remplit tout l'espace de la cuisine et au-delà, même. Il a les deux mains dans les poches. Il attend. Il aimerait entendre la musique qu'émet la radio, les bruits de la ville, mais la machine à café couvre tout. Quand le café est prêt, tout revient et il est déçu par le vieux rock yé-yé de la radio, par les bruits de moteurs et de travaux, le vrai langage de la ville autour de lui qui se répète à l'infini.

TD

L'homme qui fait bonne figure. Tout juste. Tout aimable devant. Juste un petit instant en avance. De moi. Renfrogné. Resté là. Épiant ses duplicités. Lui tant sourire. Mine décontractée. Avenant au possible. Et mon aigreur. Derrière lui. Qui se cabre violemment. Me renverse sur moi-même. Le laisser développer toute sa bienséance. Sous mes yeux rouges. Honte et colère. L'homme qui ne me prête aucune attention. Moi devinant son petit jeu malhonnête. Lui tellement à l'aise. Tellement comme j'aurais pu me comporter. Moi dans une autre vie. Parallèlement.

PhB

Victime ou bourreau. Ou rien qu'une absence au miroir, qui se regarde dans le vide. Creuse et poursuit dans la faille ce que je ne dis pas, ce dont je refuse de me parler. Ce qu'au mieux je dis tout bas. Je me tends un tort dont je ne sais quoi faire. Une culpabilité comme monnaie de ma pièce qui ne rachète rien. Je fais la sourde oreille. Je ne m'écoute pas. Je me renfonce toutes les fautes au fond de la gorge pour me faire taire. Aujourd'hui, je continue de m'ignorer.

PV

Spectatrice de moi-même. Écouteurs devant une vieille vidéo, les mains entre les cuisses, écharpe sur les épaules. Il fait froid. Sourcils froncés. Immobilité de l'écoute et l'esprit qui déborde. Regard sur les images, sortir une main de la chaleur pour effleurer la lèvre d'un doigt. Peau morte de l'hiver. Des ombres larvaires dansent devant l'écran. Cligner fort, cliquer pour avancer, sélectionner mentalement le champ utile.

IsB

je te vois lui parler lui sourire au bord du jardin, tu le fais avec cœur, je n'entends pas les sons, observe le mouvement des lèvres et les épaules qui poussent un peu vers l'avant, je me demande qui tu es dans cet élan, j'imagine ce qu'on ressent de toi, si c'était la même chose quand tu avais 4 ans 20 ans, ce qu'on devient dans sa chair, espace infime entre réel et perception qu'on en a, drôles d'émotions saillant du rien — mot, pli au front, mouvement de main — pour se perdre, comme un décalage qui en dit long sur le fond

FR

Son regard vers les arbres agités et déjà une sensation de froid.

Ses mains près du poêle, sa peau chauffée qui prend une couleur d'automne.

Des odeurs de cuisine qui racontent ses gestes préalables.

Une idée qui traverse et s'en va, un sourire minuscule.

SyB

je m'ai perdue aurait dit l'enfant. je suis à l'étroit dans mon costume gestes étriqués. tu danses aurait dit l'enfant. mon corps dépossédé se ressaisit il bouge baisse se déplace avec aisance. tu es là avec moi et je te prends la main. viens

CeM

Ce matin pyjama froissé ride du lion creusée D. va voir la mer vient s'asseoir à sa table hésite écrit quelques mots écoute les mouettes son dos se redresse il secoue la tête et prend son visage dans les mains là il se coupe du monde et commence ses explorations intérieures. Il sort. Assis à la terrasse d'un café inondé de la tendresse du soleil et de l'air, je devine l'audace qu'il aimerait avoir, se lever aller dire à l'homme en face combien il est capté par son regard perdu vers la mer s'asseoir à côté de lui sans parler en restant là longtemps si proches.

HA

Elle voudrait qu'ils restent assis à la table mais ils s'agitent tout en continuant de parler. Chaque fois que l'un ou l'autre passe du salon à la cuisine, il frôle de trop près la plante qui occupe la moitié du salon. Les longues feuilles frémissent, elle les regarde bouger, attentive au bruit, léger comme un froissement. Plus que les paroles qu'ils prononcent, c'est ce mouvement la met mal à l'aise.

AC

où l'issue du corps — pieds qui se projettent — dans un avant sans espoir — main qui se tend — prend la tasse de thé — la repose sur le bureau — et que dire de l'esprit — enfin la pensée — voudrait aller plus loin — mais se bloque là — ne débouche sur rien — les mains se joignent — puis se frottent — recherchent une chaleur intérieure — sursauter au son d'une voix qui interpelle — se tendre dans l'intensité de la réponse — faire face au dehors — au mieux — dans une tension —

SV

Face à l'auditoire | droit | les bras ouverts | parle | mêlant enthousiasme et humour | yeux plissés et rieurs sous une frange inégale (cadeau de la stagiaire au salon de coiffure) | discourant | roué | un soupçon de rhétorique, un autre de cabotinage | les collègues guettent la chute | du lard ou du cochon ? | Difficile de trancher | l'expression du visage n'offre pas d'indices pertinents | seul un petit plissement au coin des lèvres | mais il faut bien le connaître celui que j'observe pour le déceler.

XW

Assise près de la vitre, elle laisse le paysage défiler devant elle. Par instant, les rayons du soleil lui font presque fermer les yeux. Un pied posé à l'angle du fauteuil, elle jette un œil à ce qui pointe à l'horizon, reçoit tout ce qui arrive sans broncher. Sauf peut-être quand la couleur safran de quelques gros platanes s'avance vers elle.

Quand viendrais-je la rejoindre ? Autour de son corps, je renifle les traces anciennes de mon passage. Je rôde, je cherche une porte. Par les yeux peut-être ?

Profiter de quelque chose d'intense à regarder et entrer en elle avec cela, par les yeux, la réveiller et disparaître à nouveau par l'arrière de la tête, à petit feu. M'en aller pour revenir en force.

CaB

Dans le jardin, le gris, le mouillé, l'herbe, la terre, elle avec veste chaude, bottes, gants, transporte sous un abri des pots où fleurissent les derniers fuchsias et géraniums aux feuilles rouillées, j'entends des commentaires, un pour chacun, la promesse qu'ils seront bien, là, cet hiver. Elle soulève une botte de paille, l'effort paraît intense, (j'aimerais l'aider), le flot de parole se poursuit, peut-être à destination des chats qui suivent, précédent, gênant sa marche. Elle dispose la paille autour des fèves qui sont déjà hautes laissant seulement un peu de tige dépasser et reste un long moment à les regarder.

IsC

La journée qui s'annonce étant trop chargée, c'est mon double qui va l'assumer à ma place. Il se lèvera à sept heures, accompagnera son fils à l'école, rentrera pour finaliser rapidement un cours, déjeunera en un éclair pour assurer l'atelier d'écriture avec les lycéens. À partir de 15h30 et peut-être jusqu'à 20h, il enchaînera les rendez-vous et rentrera exténué avec la seule envie de se coucher. S'il peut tenir un tel rythme, s'il se montre bon orateur et suffisamment pédagogue devant les élèves, convaincant devant les parents, alors je le laisserai se faire inspecter à ma place la semaine prochaine. J'en profiterai pour lire, écrire, chanter et voir passer la vie à travers la fenêtre.

OS

Elle apparaît dans les courtes pauses du jour.

Elle tient une statuette, d'habitude sur la table, immobile. Chapeau conique. En bois sombre. Dans ses mains, l'air brûlant, on pédale vers des consultations, sur un trottoir avec des collègues on déjeune, pendant des années, chaque année, on s'assoie au bord du petit lac. Sonnerie. Elle s'efface.

Elle prend dans la pile un livre coloré, rectangle blanc avec titre, nom d'auteur. Un soir, dans une fête, on est à Mémoire d'encrier. On entend des poèmes lus à l'oreille comme une longue plainte martelée. Un soir d'amitié. Première neige, il y a une semaine. On aime l'hiver là-bas. C'est à 5000 kilomètres. Alors ?

Sonnerie. Elle s'assoupit. On travaille.

CdeC

Elle marche le long du grand boulevard qui mène jusqu'à la gare en tenant un petit chien en bout de laisse qui la suit en frétillant la queue. Elle marche d'un pas rapide, manteau noir, écharpe rouge, bottines, sans un regard à quiconque, juste, quelques coups d'œil sur l'animal qui parfois s'arrête.. Elle s'arrête devant un fleuriste, entre *bonjour Madame, bonjour, il peut venir avec moi ?* dit-elle en désignant l'animal, la fleuriste n'ose pas dire non, il est tôt, pas encore de clients, elle est la première. *Puis-je vous aider ? Oui, c'est pour un décès, j'aimerais des fleurs à faire livrer ah ! je suis désolée mais ma connexion internet ne marche pas ce matin, le mieux est que vous appeliez quelqu'un d'autre pour la livraison.* Elle est debout contre le comptoir fleuri, le chien renifle autour de lui. Mais... Elle n'aime pas ce qu'elle entend, cela devient compliqué. Les fleurs la regardent, la fleuriste s'impatiente. Elle remet l'adresse du funérarium qu'elle avait sorti de son sac, bredouille un bon d'accord et ressort. Au feu rouge où elle attend, elle est happée par le va et vient des voitures et les pensées qui la

submergent. Un bouquet, elle veut juste un bouquet ! Elle refait le même chemin et le petit chien peine à la suivre tant elle est pressée. Elle pose son manteau, donne à manger au chien, se penche sur son ordinateur, voit Interflora, livraison, n'a pas envie de passer par là, s'énerve, il est déjà tard, le sol est sale, le café toujours sur la table, elle a envie de pleurer. Elle dit au chien qu'elle revient, remet son manteau, referme la porte, marche dans la rue, retourne chez la fleuriste, et déclare *Écoutez c'est trop compliqué donnez-moi un bouquet je vais me débrouiller, vous êtes sûr, vous savez la livraison ça marche bien non, je ne veux pas ça, je vais le donner moi-même, d'accord mais un bouquet pour tout de suite... à cette heure.. je peux regarder ?* La fleuriste l'accompagne, toutes deux tournent autour des fleurs déjà préparées, toutes sont belles celles-ci, elles ? oui ! Elle regarde la fleuriste préparer le papier, le ruban, la petite carte, elle paye et sort de la boutique, les fleurs contre son cœur. Elle sourit.

CM

Elle a un peu honte. Elle a vu le message, mais n'a pas encore cliqué dessus. Elle avait pourtant prévenu du caractère vomitif du texte dont belle avait pour une fois fait l'économie de l'envoi. Mais il avait insisté... « pas de petites économies, je veux vous lire ! ». Elle l'avait envoyé, avec encore une mention préventive. Mais n'avait pas eu de réponse. Sauf ce matin. Il y a donc réponse. Un café, bien sûr, une clope, c'est la condition nécessaire et non-suffisante du premier. Elle promène son corps dans la petite maison, répète des gestes qui, elle l'espère encore, lui montreront quelque chose. « Une raison de vivre » comme disait l'autre... d'ailleurs elle ne l'a toujours pas réécrit. Il est temps, elle a usé de son corps et de son environnement direct tous les subterfuges qui éloignent sa curiosité de la déception. Un jour, elle ne lira pas. Du tout. Mais pour l'heure.

A(H)M

Mon double, il se lève à 4 heures du matin. --Couchage prématuré-- Il m'embarrasse, m'excède. Au lieu de profiter du sommeil et de ses histoires de navigations sur fond délicieux d'angoisse, de ces nourritures aussi célestes que souterraines, le Double récupère tête jambes et bras pour prendre corps et se glisser hors de la chambre, se croit malin et va au salon. Lire ? Tourner en rond, oui. Je l'entends rencontrer un autre de mes doubles et se disputer pour décider ou non de retourner au lit. La journée va-t-elle se dérouler ainsi ? Quelquefois, et c'est peut-être pire, il me suit. Va--il--le faire cet après-midi ? Alors je le sens qui se traîne derrière, et je me sens moi comme en relief, holoplastifiée, ralentie amplifiée, comme faisant un tout avec quelque chose de flou auquel j'appartiendrais. Telle si dans l'eau je marchais, une houle à l'envers m'enveloppant, quelque chose m'empêchant d'avancer franchement. Une traîne de reine, une lourdeur dans le bas du dos, une force au travail pour me retenir, comme si je cachais quelqu'un dans mes jupes, et qui me fait déplacer en navire. Oui, peut-être cet après-midi.

SyS

Je me regardais mais je ne me reconnaissais pas. Ce disque de Juliette Greco, le Tourbillon de la Vie qui tournait en boucle, je l'avais enfin retrouvé, c'est ce qui m'est venu en premier.

– À quoi tu penses ?

– À rien disais-je confuse, tout en suivant les paroles

En même temps, moi j'aurais dit l'inverse

– Qu'en penses-tu ?

– De quoi ?

– De tout ça.

Ce disque, c'est étrange, juste maintenant, l'écouter, plaisir immense de retrouver les paroles, de chanter.

C'est un peu court pour se reconnaître, je barre le mot et écris « pour s'admettre » .

J'étais là et je l'observais, rassembler ses pensées, relire ses carnets, esquisser un plan, griffonner avec son crayon gris -le mien- disposer ça et là des formules bien senties.

J'aurais aimé la ramener sur le chemin de la raison, juste au besoin, d'une légère pression du genou. Je ne pouvais que penser en l'observant

– Que va-t-elle encore nous inventer ?

Elle ou Moi ?

Le disque s'était arrêté de tourner, aucun son désormais, la chambre- bureau était silencieuse, juste la radio sans le son.

Il fait 2 degrés dehors, sur ma table de travail ma tasse de thé refroidi et un amoncellement de Kleenex. Rien d'autre que ça pour que le doute subsiste, des Kleenex...

MRe

Lui dire quoi au lecteur ? que je me suis réveillé trop tôt sans pouvoir me rendormir, que j'ai bu le demi litre habituel de café, que j'ai ouvert et lu l'exergue de « Où je suis » et cherché si le livre source avait été traduit en français. Lui dire l'intranquillité qui s'empare de mon être à la première heure, le singe des pensées sautant d'une branche à l'autre dès potron-minet, friand de turbulences et de catastrophisme. Lui dire encore le dérangement produit par le son de la chaudière à gaz l'hiver – signe probable d'un défaut de pression, d'un dysfonctionnement de moi-même ? Lui dire la toux sèche de la nuit, la congestion des sinus et l'envie de rejoindre la cohorte des malades de ce début décembre, d'envoyer un mot d'absence sur la messagerie. Lui dire les deux cuisses de poulet déposées dans un plat, garnies de thym et d'ail entourées de patates et douchées d'huile d'olive. Décembre me déprime, mais j'ai de chauds vêtements. Allez c'est l'heure ! Le four est bien éteint, on a sans doute, quelque part, besoin de moi.

SMR

Il squatte depuis longtemps ma salle de bain mais quand il me croise, il ne me regarde pas longtemps et baisse vite les yeux. Je ne le connais pas et me demande ce qu'il a à me suivre et faire tout à l'envers de moi. Il ne me parle jamais mais semble lire mes pensées. Je l'appelle « l'autre » ou « celui-là ». Quelques rares fois je le vois aussi sur des

photos où il vient s'immiscer sans demander la permission dans les portraits de familles ou d'amis. Je l'ai surpris aussi à me suivre dans quelques cafés ou brasseries, ou chez le coiffeur. Je l'ai vu parfois aussi se cacher furtivement dans le reflet des vitrines. Il n'a pas de chance car je l'ignore et n'ai jamais voulu le rencontrer, il me colle à la peau, et je n'aime pas ce qui est collant. Même si je lui accorde le droit de vivre, et qu'à force je me suis habitué à lui, il ne sera jamais mon double et peut-être arrivera-t-il à n'être qu'un de mes fantômes parmi d'autres, au mieux mon avatar.

JCB

Ce matin ça tarde, D. ne se lève pas, mal à la gorge, et alors ? Debout ! Je n'aime pas la voir traîner, la journée attend, le soleil est là ! Elle se love dans la couette épaisse, je houspille, j'ai peut-être tort, trop dure avec elle, avec moi, se laisser aller, écouter son corps, chaleur, fatigue, allez sors respire va voir du monde, trop seul on s'enferme, ça y est, elle descend l'escalier, ouvre la porte, air frais sur le visage, soleil dans les yeux, la journée est belle, elle est contente, moi aussi.

MEs

Tu tires la langue. Tu sais que tu tires la langue. Tu fais toujours ça quand tu fais quelque chose qui demande de la concentration et de la minutie. Alors regarde-toi et arrête donc de tirer la langue !

JD

Elle est mise en abyme. Une fois abordés jour et nuit, elle parcourt ce qui l'attend : préparer, renoncer, donner ou capter, marcher, déchiffrer corps, paysages, rendez-vous, comprendre comment l'absent se manifeste, écrire. En regardant un dessin, une encre, en retrouvant une rue, une image qui résonne dans la mémoire. Levain d'une téléportation – il s'agit d'un voyage dont elle n'a pas toutes les clés. Y va quand même. Et les rituels : touche la coulée de verre fond de pot ramassée sur les lieux de la verrerie disparue, dans l'Est ; prend les petites feuilles de chêne vert cueillies près de Murs, là où aimantée, elle avait répondu à l'appel. Dans l'intervalle : écrit, vit sa vie en adoptant l'attitude de celle qui guette. Passe par les choses simples qui la retiennent et la libèrent en même temps : un peu plus tard, fera couronne avec ce qu'un tour dans le brouillard lui a permis de récolter. Petites branches de sapin ou de cèdre, houx, lierre, boules rouges du cotonéaster. La couronne elle aussi est mise en abyme des cercles d'avant. Aux enfants de la Maison, elle disait alors : tout ce qui dépasse des grilles appartient au peuple.

Les enfants croyaient qu'il s'agissait d'une loi. Et le peintre souriait en disant : c'est bien toi. Elle relit ce qu'elle a écrit au plus près de ce qui l'attend. Ne veut pas trop en dire.

ChE

à observer un beau gars métis qui lui-même s'observe dans la vitre du métro, regard fier et menton haut, pour vérifier comme il est beau

LH

Dissociation. Dès le réveil, la petite voix critique, sermonne. Pourquoi écrire tes rêves ? Pourquoi méditer ? Pourquoi... ? Je continue, j'avance; Quel « je » ? Mille personnages, oubliés, reliés, fragments sans visages. J'avance. Feuilleter le journal, choisir de s'arrêter « En Algérie, la peur était omniprésente. » Photo d'un vieil homme assis, costume gris, mains posées sur un bureau. Ancien combattant. Plus tard, écouter mon frère parler de Trappes, femmes voilées. Me taire. Regarder à la fenêtre : mésanges picorant boules de graisse, rouges-gorges guettant les miettes. Sauter dans la vie.

CG

Elle se lave les dents penchée sur le lavabo, asperge d'eau son visage, se brosse les cheveux, sans se regarder dans le miroir. Elle n'y est pas, n'a pas rendez-vous avec elle-même, et quand elle lève la tête, elle voit dans la glace un personnage de film muet, s'amuse d'un enchaînement de gestes, bras qui s'allongent pour prendre, poser la brosse, mains qui vont et viennent de plus en plus vite. Elle attend l'incident qui va détraquer la mécanique.

AMr

Tu fais semblant. Comme il n'y a rien que tu puisses faire, tu t'occupes les mains. Tu fais des projets, tu avances pour plus tard. Le retard s'accumule, construit des piles d'impossibilités. Tu lances quelques appels à l'aide. Tu attends les réponses. Mais en vrai, il n'y a toujours que toi face au mur. Tu évites d'y penser. Ça changerait rien, d'y penser. La nuit, la peur te laisse éveillée, le corps recroquevillé, comme si on pouvait disparaître à force de se cacher.

IG

cette courbure tendue dos dit-on inerte sauf à moments brefs décharge de colère j'étais ceci j'étais maintenant à côté à une main de distance sans amis et sans heures et les mains pour la première fois beauté des mains ouvertes de n'importe quelles mains qu'importe ce qu'elles firent mais le parfum capiteux me ramène

TM

Pas entendu le réveil elle râle elle avale son café s'étouffe s'emmoufle elle peste le pare-brise est givré faut gratter gratter ah les plaisirs de l'hiver elle se calme Les cimes enneigées sur ciel bleu un émerveillement Elle hurle merde au téléphone elle a croisé samedi une covidienne merde merde Elle file à la pharmacie pour un test On lui dit faut attendre deux jours Elle râle elle rentre chez elle morose Elle pense le ciel est toujours bleu impassible impavide et moi excédée Faut me calmer attendre ne plus bouger allumer le poêle un livre et de tout ça me moquer Avec mon double ricaner Écrire cette foutue matinée.

ChD

« mon homme en run dans la forêt glauque... notez, je ne dis pas : je cours par la forêt glauque, pas : sans quitter la forêt glauque ; là c'est moi en sueur en forêt, la forêt froide et glauque, pas : moi courant... par le milieu de la forêt qui n'en finit pas d'être glauque, par ce froid, de la forêt tout le jour glauque, je dis : mon homme : mon homme courant dans la forêt intégralement glauque ; en run dans la forêt massivement glauque mon homme, en instarun, mode runstagram, homme en hashtag tout épris de son run, son souffle en noir en forêt en photo, en tenue, mon homme en selfies...

CT

Le matin, assise dans l'obscurité, quelques millimètres devant moi, je sais qu'elle pense avec fatigue à la journée qui vient, à tous les pas qu'il lui faudra faire pour aller là-bas. À midi, je me réjouis de la voir rire avec lui. Ils travaillent bien, elle avec ses mots, lui avec ses mains. Pourtant il y a toujours ces microfailles de doute qui la font basculer sans prévenir dans des effondrements. Je la regarde toucher le fond d'elle-même. Elle tape des pieds pour remonter à la surface. Elle s'épuise. Comment lui dire que ça va aller. Dans ces moments-là, elle n'écoute plus rien et me jette aux oubliettes. Par contre quand elle réussit, elle a systématiquement le culot d'affirmer : ce n'est pas moi, c'est mon double.

FG

Est-ce mon double ou ma doublure | est-ce qu'elle oserait si elle était moi | doublure ou doublon | couverture | est-ce que je le ferais si j'étais elle ? | est-elle moi | en moi ou hors de moi| plus ou moins | me suit-elle comme mon ombre ou est-elle l'ombre de moi-même | moi-même suis-je elle ou me suis-je perdue ?

ESM

Quelqu'un se mouche, une chasse d'eau se tire, une sirène de pompier retentit au loin, oui je pense qu'il fait bon d'être à l'intérieur, là, présente, un peu assoupie, particulièrement sensible aux sons, aux odeurs : le linge propre qui sèche dans la salle de bain, le sucré-grillé de la soupe à l'oignon qui mijote (je la regarde), la fumée de cigarette du voisin qui monte au moment où je secoue la nappe par la fenêtre, d'une main légère je mets le couvert, tiens je fredonne.

CB

Iel est là, devant moi, mon double. Iel avance le long du mur sous les filaos, serviette et pagne sur l'épaule droite, droit vers la plage. Iel salue les gens sur son passage, interpelle le gardien de l'immeuble en chantier, et commence à descendre vers le sable, en se faufilant entre les paillotes. À celle du bout, la plus près de l'eau, iel pose sa serviette, se déshabille, cache clés et lunettes sous le toit de paille et va vers l'eau. Iel est seul, tourne la tête vers la gauche pour voir si son amie arrive, personne. L'océan est propre, le ciel très bleu et la température d'une douceur à en mourir. Sans un soupçon d'hésitation, iel se met à courir vers les vagues et leurs écumes blanches, rouleaux, ourlets, mousses étincelantes et plonge. Un instant, iel est invisible et je me sens mal. Est-ce que cette fois... Non, iel réapparaît et saute, chante à tue-tête court et replonge. Je respire.

VP

Je le suis à distance, il ne se retourne jamais. Derrière moi, personne | bouche bâillonnée de toute sa main qui sert de support à sa tête, ou il réfléchit, ou il s'éparpille. Plus je le regarde, moins je sais ce qui m'attends | Il a un temps d'avance et n'en profite pas | Il pense à autre chose en croisant son regard, je ferai(s) bien mieux | je comprends au détour d'une rue que je traque quelqu'un d'autre, que mon double a disparu, détaché de moi. Pas certain de vivre un cauchemar.

JH

Elle descend le matin, fait ce qu'elle a à faire dans la cuisine, la salle de bain, elle prend son petit déjeuner, ensuite elle branche l'ordi du boulot, télétravail, de temps à autre elle se lève de son siège pour aller vers la cuisine se faire un café, un thé, ouvrir la porte fenêtre pour faire sortir les chats ou les faire rentrer, à nouveau cuisine, thé, ordi, elle parle au téléphone via l'ordi avec ou sans casque puis finalement elle s'installe dans le canapé pour finir la journée, l'ordinateur sur les genoux, une façon de travailler jamais imaginée il n'y a ne fût-ce que trois ans.

CK

Elle a oublié. Elle prend le téléphone. Elle réponds qu'elle peut venir maintenant. Elle se lève et remplit son sac de ces objets qu'elle avait éparpillé. Elle traverse les différents espaces: salle, couloir, hall lumineux. Elle rend les clés de la salle et se sent absente à ce geste, elle échange quelques mots et se donne rendez-vous pour le lendemain. Oui demain elle reviendra, le matin pour continuer le travail en cours. Pour l'heure, elle marche, vite.

AL

Quelque part, il se lève. Les pieds graciles sur le plancher se déplacent posément vers une journée sereine déjà écrite. Réveillé juste à l'heure, parfaitement reposé, il s'humecte d'un café bien dosé. Puis s'expose à un voile d'eau chaude sans excès. Le corps sec se revêt d'habits doux et repassés, délicatement parfumés. Hors de chez lui, il vient épouser le confort de ses sièges tièdes, luxe sans ostentation du véhicule à hydrogène prêt à démarrer. Sans heurt et en ligne droite, la journée se termine comme elle a commencé, calme, réconfortante.

MS

tu te lèves joyeuse, tu sais que tu vas retrouver L à l'atelier — tu es désappointée, L n'est pas là — tu te concentres sur la plaque de cuivre, essaies d'en comprendre le grain — tu encres, tu essuies, tu imprimes sur du papier Fabriano — L en arrivant te dit qu'elle a pensé à toi, elle porte comme elle te l'avais promis un de ses pulls jacquard — tu la photographies, d'abord de dos pour ne pas l'intimider — tu lui demandes si elle a toujours dessiné, Oui, en chuchotant elle t'explique pourquoi — ça te touche — tu fais son portrait, tu lui demandes de sourire — en regardant son visage sur l'écran de l'appareil elle est surprise, ça lui fait plaisir d'avoir l'air joyeuse

CD

Et dire qu'il me croit simple plafonnier. Mon globe ne sert pas seulement à diffuser la lumière. Ma corolle ne sert pas seulement à satisfaire sa passion des plis. Du globe, j'observe. De la corolle, j'ois. Je surplombe son lit, *I'm the eye in the sky*. Cette nuit, il a beaucoup remué, beaucoup gémi. Je sais qu'il traverse des cauchemars, je vois ses poings qui se serrent et des frémissements sous ses paupières. Au réveil, je l'ai trouvé hagard. Il murmurait des choses devant la glace, à propos d'elle. Si seulement je pouvais lui parler.

PhP

Celle qui sort des méandres du fleuve onirique — se hisse sur la berge du jour pas encore né — remonte la rive vers la réalité d'un agenda trop rempli — prépare un déjeuner entre amies — étend le linge — jette coup d'œil et signature sur un cahier d'élcolier — affranchit du courrier — écoute un podcast — met de l'eau à chauffer, le cahier sur la table, les idées en ordre — empoigne son stylo — repart au fil de ses pensées — essaie de les rattraper — rate encore — rate mieux ?

G. A-S

Scène presque quotidienne : l'escalier est bondé, partout autour ça crie, ça joue, se jette et bouscule. Je pousse un cri, stop, le silence devrait suivre. Dans le même temps, je me regarde. (Face hilare en arrière-plan.) La silhouette se voudrait lourde, mais c'est comme si c'était moi-même qui grinçais. Le rire me coule à grosses gouttes jusque sous les bras. Ça prend tout le monde au bout d'un moment, ce rire. Noté comme irréel alors que c'est si simple, tout ça, enfin ça pourrait l'être. Il suffirait de se déshabiller du manteau de ce que le petit bruit attend.

VB

Mon double injecte une trop grande quantité de moi à la place où je suis, il me pousse à déborder, sans que je reconnaisse de quoi est fait ce qui dépasse. J'éponge, je transvase de récipient en récipient possible.

NE

Il marche très vite dans le froid du matin, grand manteau vert comme un contrôleur de la RATP, un peu courbé sous son sac à dos noir, on a vraiment du mal à le suivre. Il donne parfois l'impression de parler tout seul, et ce n'est pas au téléphone (aucune excroissance blanche à l'oreille) : rumination ? répétition d'un discours ? brève irruption de la folie ? Il passe au-dessus des voies ferrées, qui attirent longuement son regard sans ralentir sa cadence. Il se jette sur les passages piétons en défiant la sauvagerie des deux roues, s'impatiente derrière les piétons trop lents sur les trottoirs trop étroits. Et le voilà qui s'engouffre dans un grand bâtiment neuf, où on le voit disparaître.

PaP

Elle cherche du temps pour écrire qu'elle ne trouve pas malgré ces mots jetés là.

CLG

Il s'est assis devant, à côté du chauffeur. J'ai trouvé ça étrange au début. Et puis c'était peut-être pour me laisser la place à l'arrière. Je regardais sa nuque, le bout de sa joue, illuminée par le soleil. Ses lèvres bougeaient, je crois qu'elles articulaient des paroles sans son, des paroles adressés à ceux dans sa tête, mots sur le bout de langue jamais formulés, conversations rejoué après coup, dans sa tête, comme si le désir de les dire était encore vivant des années après. Puis il prend son téléphone, il ouvre sa messagerie où il n'y a aucun nouveau message, il referme l'application, ouvre Facebook, n'y lit rien tout en faisant défiler le mur, puis revient aussitôt sur sa messagerie où l'absence de nouveaux messages règne à nouveau. Le chauffeur le regarde du coin de l'œil. Sentant son regard sur lui, il commence à feindre un appel. Je sais que personne n'a appelé puisque son téléphone n'a pas vibré. Ainsi, il engage un dialogue avec un ami imaginaire, je me demande bien pourquoi il ressent le besoin de duper son monde ainsi, peut-être pour montrer au chauffeur qu'il parle vietnamien et jeter un doute dans son esprit

quant à son origine. Je ne reconnaiss pas sa voix. D'habitude je l'entends autrement, comme venue de l'intérieur mais là, enfermée dans le taxi, son parlé faux perce mes bouchons de cérumen. Il essaie pourtant de jouer son dialogue fictif, d'y mettre des intonations, il place même quelques rires entre des silences supposés être le temps de parole de son interlocuteur. Mais malgré ses talents évidents de faussaire (et je suis certain que le chauffeur ne peut deviner la supercherie), j'entends sa voix désaccordée, les fausses notes s'enchaînent et je commence à avoir honte pour lui.

AnM

• DÉLICE ET RAGE : LE CIEL LANCE UN TOURBILLON • SUR LE BORD DU BOL, MES LÈVRES FONT L'HÉLICOPTÈRE • EN S'ÉLEVANT DANS L'AIR, MES AVANT-BRAS COLLÉS TREMBLENT • IL N'Y A PAS DE DOUTE : JE EST ENCORE UNE RUINE CIRCULAIRE • À TABLE, MON ONGLE SURPUISSANT BRISE EN DEUX UN CACHET DE GARANTIE • LES JAMBES SEMI-FLÉCHIES, JE S'INTERROGE • LES CUISES PARALLÈLES AU SOL, JE SE TIENT À L'ŒIL • EN INSPIRANT PAR LE NEZ, JE SCRUTE SON DESTIN • EN TRAÇANT UN CERCLE, LES BRAS DE JE FENDENT LA VÉGÉTATION • CRÈVE, OS DE CHIEN • MES ENTRAILLES SONT DE MIEL • MES PIEDS SONT UNE RUINE CIRCULAIRE • EN BUVANT LA SOUPE, LE FEU EST SUR MA LANGUE • MON SOUFFLE EST ÉTRANGE • DÉLICE ET RAGE : MA MÉMOIRE CRISSE • LE LONG TEMPS QUE

JE T'AIME, JE EST BEAU • MON CRÂNE EST BLANC ET LISSE • C'ÉTAIT : UNE ANNÉE DANS LA VIE D'ANTON NIJKOV • C'ÉTAIT LE JOUR # 346 : AUJOURD'HUI, IL SE POURRAIT QUE MES ORTEILS ATTEIGNENT DES SOMMETS GLACÉS • PUIS : DES FOIS, LA VIE EST UN POINT, PENSE ANTON NIJKOV • SEE YOU NEXT TIME • D'ACCORD ? • D'ACCORD ? • D'ACCORD ? •

VT